

Polyphonix un laboratoire nomade

La volonté affirmée depuis maintenant vingt-cinq ans par Polyphonix d'être un festival nomade est une attitude, un engagement, un concept qui nécessitent quelques éclaircissements.

Tout d'abord nomade : sans domicile fixe, en attente de croisements, d'échanges, de confrontations.

Car être nomade, c'est ne pas avoir de lieu, ce qui, au regard des institutions n'est certes pas correct, mais nous permet la découverte d'instituts, de musées, galeries, cinémathèques comme de lieux très marginaux, la rencontre aussi avec les personnes qui les dirigent et expriment le désir de nous y accueillir. À ce titre il nous faut remercier, mêlant le présent et ceux de nos amis disparus, Lita Hornick à New York, Michel Antaki à Liège, Victoria Combalia à Barcelone, Gabriele Mazzotta à Milan, Henry Pillsbury à l'American Center de Paris, Blaise Gautier au Centre Georges Pompidou, Dominique Païni jadis à la Cinémathèque française, Madeleine Van Doren à Ivry, Madeleine Abassade et Christophe Lermuzeaux à La Verrière, Julien Blaine à Marseille, Sylvie Benard à Caen, Pascale Pronnier et Alain Fleischer au Fresnoy... et bien d'autres encore, qu'ils me pardonnent de ne pouvoir les nommer tous ici.

Être nomade, c'est travailler en structure libre, avec un groupe d'amis, des poètes, des alliés, tous dans une même volonté de faire connaître ce qui émerge dans le monde en poésie. Ce qui s'écrit, ce qui se joue, se danse, se filme, se montre, s'échange. Un regard – une position peut-être au monde – une poésie.

Être nomade, c'est décider sans contrainte, avaler les contraires, négocier les impossibilités et se retrouver avec d'autres poètes dans une même volonté de poursuivre.

Être nomade, c'est s'échanger les pouvoirs avec légèreté. Poursuivant l'aventure du Festival de la Libre Expression (1964-1967), Jean-Jacques Lebel a fondé Polyphonix en 1979. Il en a été le président durant de nombreuses années avant de céder la place à Bernard Heidsieck qui lui-même me la céda. Au cours de ces années, nous avons délégué à Richard Martel en 1991 la charge d'organiser un Polyphonix à Québec, à Jean-Pierre Verheggen à Bruxelles et à Liège, en Normandie c'est Joël Hubaut qui organisa Polyphonix 27 et avant il y avait eu Ellen Zweig à San Francisco, Tibor Papp et Art Pool à Budapest, et en Italie Gianni Sassi à Milan, Daniela Rossi à Parme, Camillo Capolongo à Naples... Ces transferts de responsabilités n'ont pas fonctionné comme des désengagements ou des changements d'options mais plutôt comme la mise en chantier de notre conviction que le fonctionnement rhizomatique n'était pas une construction mentale de brillants théoriciens – nos amis Deleuze et Guattari – mais une réalité pratique. Que oui, ici et là, plus loin encore, des énergies semblables à la nôtre et différentes pulsaient l'émergence de la poésie. Et que chaque émergence de cette volonté de poésie à son tour rassemblait les énergies naissantes.

Entre le mot de Arnaud Labelle-Rojoux « Polyphonix, c'est eux ! », en parlant des poètes, et celui de William Blake « Energy is eternal delight », qu'on a pu lire sur des affiches-programmes et sur le premier disque de Polyphonix, on comprend que le miracle de cinquante-sept festivals Polyphonix, dans dix pays, vingt-cinq villes et soixante-huit lieux différents est la preuve de la nécessité vitale de la poésie.